

LE BIENFAIT ANONYME,

COMÉDIE

ENTROIS ACTES, EN PROSE,

Par M. JOSEPH PILHES, de Tarascon, en Foix.

Représentée à Paris, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 21 Août 1784; & devant leurs Majestés, à Versailles, le 23 Novembre suivant.

Quàm dulce, quàm pretiosum est, si gratias sibi agi non est
passus qui dedit! SENECA de Benef.



A PARIS,

Chez DIDOT, l'aîné, Imprimeur & Libraire.

M. DCC. LXXXV.

1785



PERSONNAGES. ACTEURS.

M. DE SAINT-ESTIEU.

M. Molé.

MADAME D'HERCOURT, sœur de
M. de Saint-Estieu,

Mme. Suin.

ROBERT, père.

M. Vanhove.

ROBERT, fils.

M. Fleury.

MADAME ROBERT.

Mlle. la Chassaigne.

SOPHIE, fille de M. Belmon.

Mlle. Contat.

M. BELMON, Négociant.

M. Gérard.

HAMBERG, Négociant.

M. Marsy.

LEUZON, fils de M. Hamberg.

M. Saint-Fal.

JUSTIN, domestique de
Madame d'Hercourt.

M. Marchand.

La Scène est à Marseille.

LE BIENFAIT
ANONXME,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente le cours de Marsei'le.*)

SCENE PREMIERE.

ROBERT fils, SOPHIE.

ROBERT fils, *tendrement.*

QU'IL m'est doux de vous voir de retour à Marseille ; Sophie ! Vous venez enfin ranimer un cœur accablé d'ennuis, qui ne pouvoit supporter plus long-temps votre absence.

SOPHIE.

Tu connais le mien. Robert ; tu fais s'il se plaît à soulager tes peines ; mais un oncle qui me chérit comme sa fille, qui, seul à la campagne y passe sa vie à cultiver des biens que son amitié me destine, ne mérite-t-il pas que je partage pendant quelques semaines sa solitude & ses loisirs ?

ROBERT fils.

Qu'il est passé rapidement, ce temps heureux où je jouissois chaque jour du plaisir de vivre près de toi ! Mon sort est bien changé, depuis que l'esclavage de mon père m'oblige à consacrer au travail toutes mes journées !

SOPHIE.

As-tu reçu de ses nouvelles depuis mon départ

ROBERT fils.

Il n'écrit point. Son silence m'afflige. Nous travaillons toujours vivement pour compléter sa rançon ; une heureuse aventure qui a grossi nos épargnes, abrégera d'autant le terme de ses maux.

SOPHIE, *avec intérêt.*

Qu'est-ce que c'est aventure, mon ami ?

ROBERT fils.

Apprends un trait de sensibilité bien capable d'exciter laienne.

Voyons, conte-moi cela.

ROBERT fils.

Triste & rêveur, j'étois un soir dans mon batelet, à l'attente du premier venu. Un inconnu se présente. Il attend--- Puisque le batelier ne vient pas, dir-il, je vais passer dans un autre bateau. --- Monsieur, c'est moi qui conduis le batelet. Voulez-vous sortir du port ? --- Non, Monsieur, il est tard. Je veux seulement faire quelque tour dans le bassin, pour profiter de la fraîcheur de la soirée. . . . Mais vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état ?

SOPHIE, *souriant finement.*

Cet inconnu avoit de bons yeux, mon ami.

ROBERT fils.

Je ne suis pas en effet marinier, répondis-je ; je ne fais ce métier, les jours de Fêtes, que pour gagner plus d'argent. --- Quoi ! avare, à votre âge ? Cela diminue l'intérêt qu'inspire votre physionomie. --- Si vous saviez mes raisons, Monsieur, vous ne me feriez pas l'injustice de me croire un caractère si bas. --- J'ai pu vous faire tort, expliquez-vous. Conte-moi vos chagrins, vous m'avez disposé à y prendre part.

SOPHIE.

Cet homme m'intéresse déjà, sur ce début.

ROBERT fils.

J'ai le plus tendre père, lui dis-je alors ; il s'appelle Robert. Il étoit Courtier dans cette ville. Pour enrichir plus vite sa famille, il voulut former pour Smyrne une pacotille de tout son bien, & veiller lui-même à l'échange de ses effets. Son vaisseau fut pris par des Corsaires, & conduit à Tétuan, où mon père est esclave. Son Patron, Intendant des Jardins du Roi, nous demande deux mille écus pour sa rançon. Etant restés sans ressources, je voulois aller me charger de ses fers : ma mère rejetta ce projet comme impossible à suivre. Depuis cette époque nous travaillons nuit & jour pour amasser la somme qu'on exige, elle dans les modes, moi chez un Commerçant ; & je me fais marinier les Dimanches pour mettre tout le temps à profit.

SOPHIE.

Ce récit dut bien changer son opinion à ton égard ? Que dit-il ?

ROBERT fils.

Robert, répéta tout bas l'inconnu, *chez l'Intendant des Jardins du Roi, à Tetuan.* Puis élevant la voix : « votre malheur me » touche, me dit-il mais d'après vos sentimens, j'ose vous présager un meilleur sort, & je vous le souhaite bien sincèrement. » Il voulut ensuite se livrer seul à ses idées. Quand il fut nuit, j'abordai ; l'inconnu sort du bateau, me donne sa bourse, & part. Je l'ouvre ; j'y compte huit doubles louis, & dix écus en argent. Juge de ma surprise

à la vue de cet or ! Je répandis des pleurs d'attendrissement. Je courus après cet homme généreux ; mais la nuit favorisoit sa retraite ; il disparut, & mes recherches ont toujours été vaines

S O P H I E. avec intérêt.

Quoi ! tu n'as pu le retrouver ! Ah ! mon ami, cet inconnu qui fait ainsi le bien dans le silence & dans l'obscurité, ne doit pas être un homme ordinaire !

R O B E R T fils.

Il a ranimé mon courage en augmentant mon précieux trésor. Le plaisir renaît dans mon ame avec l'espoir du retour plus prochain de mon père ; mais, Sophie, une peine secrète en altère la douceur.

S O P H I E.

Explique-toi.

R O B E R T fils.

Ton pere, après ton départ, me fit placer chez Monsieur Hamberg : je n'y consentis qu'à regret. Tu fais que son fils Leuzon, autrefois mon ami...

S O P H I E.

Fut depuis ton rival.

R O B E R T fils.

Le perfide l'est toujours, & voilà mon tourment. Il aspire à ta main. Il s'est réjoui, sans doute, au fond du cœur de l'infortune de ma famille. Je n'en ai pas agi de même, lors du malheur de son père.

S O P H I E.

Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

R O B E R T fils.

Il y a deux mois, on lui prit de l'argent.

S O P H I E.

Beaucoup ?

R O B E R T fils.

Oh ! oui.... Il ne dit pas la somme.

S O P H I E.

Je le plains bien.

R O B E R T fils.

N'en parle point, il ne veut pas qu'on le sache.

S O P H I E.

Il n'a rien découvert ?

R O B E R T fils.

Je ne crois pas.

S O P H I E.

Ah !

R O B E R T fils.

Ce Leuzon me chagrine, Sophie ; je le vois depuis quelque tems, inquiet, agité, sombre, & ce n'est que ton absence.....

S O P H I E.

Que t'importe ?

Il l'adore.

SOPHIE.

Doutes-tu de ma foi ?

ROBERT fils.

Non, je n'en doute point ; mais Leuzon aura de la fortune, & ton père...

SOPHIE.

Il ne forcera jamais mon inclination.

ROBERT fils.

Ton père venoit assez souvent chez nous, on ne le voit plus ; & cette retraite est pour moi d'un bien mauvais présage

SOPHIE.

Tu le connois ; il est franc, bon, négligent sans dessein ; un ménage, des affaires le retiennent ; il n'y a rien là qui doive l'alarmer.

ROBERT fils.

Crois-tu qu'après le retour de mon père, leur ancienne amitié ranimée comble les vœux de leurs enfans ?

SOPHIE.

Je l'espère, & j'attends tout de sa bonté. Laisse-moi le soin de nos intérêts, & n'aggrave pas ta situation présente par le tourment de l'avenir.

ROBERT fils.

Allons, allons, il faut que je te quitte pour me rendre au travail. Si je m'arrache avec effort au plaisir que me fait ta présence, il m'est doux du moins de penser qu'à chaque prix que je reçois de mon ouvrage, je fais un un pas vers le bonheur.

SOPHIE.

Va, mon ami, nous aurons pour nous toute la soirée.

SCENE II.

SOPHIE, BELMON.

BELMON, à part, en entrant.

VOYONS un peu ses dispositions. (*Il s'approche de Sophie*)
SOPHIE, suivant de l'œil Robert qui s'en va.

Que l'amour est doux à sentir quand il nous sert à charmer l'infortuné ! (*Elle se tourne, & voyant son père, elle reste un peu interdite.*) Ah ! mon père.

BELMON. *Il a le ton ironique & raille.*

Tu sors de bonne heure aujourd'hui, ce me semble.

SOPHIE.

J'ai quelques visites à faire ; je dois rendre mes devoirs à Madame d'Hercourt. J'allois à présent chez Madame Robert... Vous ne l'avez pas vue, je crois, depuis bien de tems ?

BELMON.

C'est vrai ; j'y passerai.. (*avec finesse.*) Que te disoit son fils

S O P H I E.

Il me parlait de ses soucis, de son travail, de sa famille.

B E L M O N.

A-t-on des nouvelles du père ?

S O P H I E.

Ils n'en reçoivent pas... Ce commerçant qui vous avoit tant promis de le voir à son arrivée à Tétuan....

B E L M O N.

Qui ? Volsun ? Il ne m'écrit point.

S O P H I E.

C'est bien mal. Monsieur Robert est peut-être malade. Son fils a bien du chagrin de son silence.

B E L M O N.

Cela t'afflige, toi, n'est-ce pas ?

S O P H I E.

Moi ?..... je l'encourage ; je le console.

B E L M O N, *du ton de Sophie.*

Tu le consoles.... La bonté d'ame est dangereuse à ton âge, ma fille ; les malheureux s'attachent aux gens qui les plaignent ; on s'y attache à son tour, & tout cela ne produit que d'inutiles peines.

S O P H I E.

Mais, mon père..... ? Vous vous plaissiez autrefois à nous voir ensemble ?

B E L M O N.

Vous étiez plus jeune alors, cela ne tiroit pas à conséquence.

S O P H I E.

Vous disiez que Robert feroit un bon parti ; qu'il feroit un bon ménage.

B E L M O N.

Je ne prévoyois pas que son père feroit pris avec tout son bien par des Corsaires.

S O P H I E.

Le pauvre Monsieur Robert ?... Il étoit tant votre ami !

B E L M O N.

Son amitié me coûte aussi bien cher ! Je fis la sottise d'entrer dans son projet ; & les fonds qu'on me ravit avec sa pacotille, avoient ruiné mon commerce : j'ai eu bien de la peine à me relever ; & tu fais même que depuis peu, sans de généreux secours que je n'attendois point ; j'étois un homme perdu.... Malheureuse entreprise !

S O P H I E.

Oh, bien funeste !... Mais, mon père, s'il revenoit ? Sa famille a déjà la meilleure partie de sa rançon... s'il revenoit ?

B E L M O N.

Eh bien ! s'il revenoit ?

S O P H I E, *un peu déconcertée*

Il rétablirait sa fortune... Son fils le seconderoit bien.

B E L M O N, *avec ironie.*

Ma fille, ma fille, je te trouve l'ame trop compatissante :

crois moi ; l'on doit se garder de prendre trop d'intérêt aux gens dont on ne peut changer la position. Suis mes avis ; n'en parlons plus. Va faire tes visites ; je vais à mes affaires.

S O P H I E , *en s'en allant.*

Ah ! Robert, tu l'avois bien prévu !

S C E N E I I I.

BELMON, *seul.*

S'IL revenoit... Elle vouloit me pénétrer. Je ne m'explique pas ; un peu d'opposition rend les enfans plus soigneux de nous plaire... Il reviendra plutôt que tu ne penses Mes pertes sont presque réparées ; & je vais fournir à la femme ce qui pourra lui manquer pour la rançon.

S C E N E I V.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU, Madame
D'HERCOURT, BELMON.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU, à Madame d'Hercourt,

en entrant.

J'E veux partir demain, ma sœur, il faut que je me rende à Bordeaux. J'ai donné mes ordres à Justin j'attends des lettres de l'étranger ; s'il n'en vient pas aujourd'hui, vous me les enverrez.

Madame D'HERCOURT.

On ne peut vous gagner... (à Monsieur Belmon.) Bonjour Monsieur Belmon. Comment va la santé ?

BELMON.

Madame, à merveille.

Madame D'HERCOURT à son frère.

Voilà, mon frere, un Négotiant de cette ville que j'aime infiniment, un honnête homme, un bon citoyen.

BELMON *saluant.*

Madame, c'est bien de l'honneur...

Madame D'HERCOURT.

Et le père d'une très-aimable personne que vous vites chez moi quelques jours après votre arrivée : une jolie brune, bien faite, dont la physionomie intéressante...

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Oui, oui, ma sœur, j'en suis enchanté.

BELMON, *avec une joie naïve.*

De ma fille, Monsieur ?

Monfieur DE SAINT-ESTIEU à Belmon.

J'en fus ravi : je vous en fais compliment : elle est au mieux, douce, modeste & belle ; la candeur de son ame est peint sur son visage.

BELMON.

Que vos bontés flattent l'oreille d'un père ! j'éprouve une satisfaction, pardonnez... Monsieur

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Livres-vous sans gêne à cette émotion. Comme vous, je suis père, & mon cœur a tréssilli comme le vôtre au nom de mes enfans. --- Quel âge a votre Sophie ?

Madame D'HERCOURT.

Seize ou dix-sept ans, n'est-ce pas ?

BELMON, *gaiement*.

A-peu-près, Madame. Oh ! elle est jeune encore.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

C'est le bel âge, il faut la marier.

BELMON.

Je l'entends bien de même. Je veux me voir renaître de bonne heure : il me semble déjà presser un petit-fils entre mes bras ; puisse-je vivre assez long-temps pour embrasser ma cinquième génération !

Madame D'HERCOURT.

J'approuve fort ce vœu là.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Il faut donc se hâter de choisir un gendre.

BELMON.

Je l'ai choisi, Monsieur, les circonstances cependant me jettent dans quelqu'embarras à cet égard. Permettez-moi l'occasion de saisir votre avis.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Très-volontiers.

BELMON.

J'ai un ami qui a un fils un peu plus âgé que ma fille. Ces enfans se sont pris d'amitié dès le bas âge, & cela dure encore. Le jeune homme est gentil, laborieux, de belle espérance ; mais sa position a bien changé de face par la perte de toute sa fortune, & par l'esclavage de son père.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! ah !

Madame D'HERCOURT.

C'est le mari de ma marchande de modes, Monsieur Robert,

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Robert ?

BELMON.

Oui, Monsieur, Esclave à Tétuan.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Chez l'Intendant des jardins du Roi ?

BELMON.

Oui, Monsieur. Comment ! Vous savez cela !

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

J'en ai entendu parler.

BELMON.

C'est un bien honnête homme ; il ne méritoit pas son sort.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU *à part*.

C'est lui que j'ai racheté.

Madame D'HERCOURT.

Sa femme défolée me conta ce malheur dans le tems.

BELMON.

Ils furent ruinés. Ma fille n'a pourtant pas changé de disposition; le jeune homme lui tient toujours au cœur. Je ne veux pas gêner son inclination, je veux assurer son établissement, & j'ai martelé en tête pour accorder cela.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Mais rien n'est plus facile. Vous avez des fonds, vous, Monsieur, une certaine aisance?

BELMON.

Je ne suis pas riche; je travaille, & je tâche de mettre quelque chose à couvert pour Sophie.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Le fils de votre ami vous convient?

Madame D'HERCOURT.

Je le connois, il a bien du mérite.

BELMON.

C'est vrai, Madame.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien, lorsque le père sera de retour, il faut unir les jeunes gens. Je vous promets un mariage heureux: la nature les forma l'un pour l'autre.

BELMON.

Et la fortune, Monsieur?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas. Le jeune Robert est laborieux & sage! Il faut lui accorder Sophie, & former tous trois une société. solide & rare, qui serve d'exemple aux Commerçans. Vous, Monsieur, vous donnerez vos fonds & vos conseil; le jeune homme y mettra sa sagesse & son activité; votre fille y joindra l'intelligence & la conduite du ménage; il en résultera la fortune & le bonheur.

BELMON.

C'est un charme de vous entendre. Comme vous arrangez les choses! J'avois presque pensé cela. Votre idée flatte & confirme la mienne.

SCENE V

Monsieur DE SAINT-ESTIEU, Madame D'HERCOURT, BELMON, JUSTIN.

V O I C I Justin. Madame D'HERCOURT.

BELMON.

Pardon, Monsieur; je vais prendre à la Bourse quelques arrangemens pour hâter le retour de mon ami (*Justin remet deux lettres à M. de Saint-Estieu, & sort.*)

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Allez, Monsieur; je suis bien aise d'avoir fait votre connoissance.

(*Il ouvre une des deux lettres & lit.*)

Madame D'HERCOURT, (à Belmon.)

Sophie est-elle de retour ?

BELMON.

Elle revint hier.

Madame D'HERCOURT.

Je la verrai dont, j'espère ?

BELMON.

Elle doit se présenter aujourd'hui chez vous. Je la crois à présent chez Madame Robert.

Madame D'HERCOURT.

Ha ! tant mieux. Je vais y passer ; j'y trouverai peut-être Sophie.

SCENE VI.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU Madame
D'HERCOURT.

SONT-CE là les lettres que vous attendiez ?
M. DE SAINT-ESTIEU.

Oui ; c'est le Prieur de Salor.

Madame D'HERCOURT.

Que dit notre ami l'Ambassadeur ?

M. DE SAINT-ESTIEU, (lui donnant la lettre à lire.)

Il me fait compliment sur mon dernier ouvrage.

(Madame d'hercourt lit ; M. de Saint-Estieu examine, à part, le timbre, &c. de l'autre lettre.)

CADIX. Enfin la voici. (Il l'ouvre.) Je l'attendois avec impatience ? (Il va au feing.) Mayn. -- c'est cela. (Comme il va lire, Madame d'Her-court l'interrompt, en lui rendant la lettre. M. de Saint-Estieu remet la sienne au pli, puis l'autre, & les met toutes deux dans sa poche.)

Madame D'HERCOURT.

Il a le tact juste, notre ami : il pense que votre Livre opérera une révolution dans les esprits en France.

M. DE SAINT-ESTIEU.

L'indulgente amitié m'applaudit chez l'Etranger, & dans Paris, des brochures, des feuilles anonymes & périodiques me déchirent. Voilà le sort des lettres.

Madame D'HERCOURT.

Et vous irez encore vous ensevelir dans vos terres, où vos méditations vous consomment ? Vous qui savez apprécier l'opinion des hommes, pouvez-vous préférer une estime incertaine & toujours orageuse, à la douceur de vivre pour vos mis ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je ne me suis point enivré, ma sœur, d'une vaine fumée... Mais il est affreux d'emporter au tombeau le remord d'une existence inutile. Chacun doit se tenir ferme dans le poste où la nature l'a mis. Le témoignage intérieur d'avoir rempli sa tâche, est une récompense qui ne peut échapper.

Madame D'HERCOURT.

Les hommes la font payer bien cher, mon frère, vous ne l'ignorez pas. L'inplacable & cruelle envie ne s'atache aux écrits que pour déchirer la personne.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh ! qu'importent à l'homme de bien sa rage, & ses manœuvres. Comme le voyageur, il fixe ses regards vers le terme de sa route, il y marche à grands pas ; & ne suspend point sa course, parce que des insectes le tourmentent ou bourdonnent au tour de lui.

Madame D'HERCOURT.

Mais ils souillent sa gloire.

M. DE SAINT-ESTIEU.

On a beau faire, la vérité perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Assuré de son innocence, & plein de grands objets, le Philosophe sème, & la postérité recueille. -- Mais, ma sœur, la matinée s'écoule, j'ai des affaires....

Madame D'HERCOURT.

Un mot à Madame Robert : elle a de l'ouvrage à moi, il n'y a qu'un pas, voulez-vous y venir ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

J'aime mieux vous attendre.

Madame D'HERCOURT.

Je suis à vous.

SCÈNE II.

M. DE SAINT-ESTIEU.

(Il tire la lettre de sa poche.)

V OYONS les nouvelles qu'on me donne de mon esclave.

» J'ai fait compter, selon vos ordres, la somme de 8000
» liv. à Tétuan, pour la rançon, le passage, & les habits
» du sieur Robert : le surplus lui a été remis en espèces.
» Je présume, d'après la réponse du Commerçant à qui je
» me suis adressé, que cet esclave doit être rendu à Marseille. »

Robert n'est pas arrivé ; j'irai m'informer au port... Il ne tardera pas.... Quelle aîgresse l'apparition de ce rendre pere ne va-t-elle pas répandre dans sa famille ! Cent fois l'image de ce spectacle délicieux a déjà charmé mon ame attendrie.... O bienfaisance ! vertu naturelle & paisible ! Toi seule nourris dans le cœur de l'homme une source secrète & pure de bonheur !... J'ai cultivé les lettres & les arts ; j'ai tenu le glaive & la balance ; j'ai parcouru l'Europe ; j'ai fréquenté les savans, observé les peuples, analysé les Loix des nations : né sensible, j'ai connu l'amitié, l'amour.... la gloire peut-être ; & jamais, non jamais, je n'ai rien senti d'égal au plaisir d'un bienfait.



SCENE VIII.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU, LEUZON.

LEUZON, *à part.*
 LE voici !

M. DE SAINT-ESTIEU, *à part.*
 Quel eft ce jeune homme ?

LEUZON.

Je n'ofe.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je le vois attaché fur mes pas

LEUZON.

L'inftant eft favorable.

M. DE SAINT-ESTIEU.

En voudroit-il à moi ?...

LEUZON.

Allons.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il paroît agité.

LEUZON *s'approche.*

Monfieur

M. DE SAINT-ESTIEU.

Que voulez-vous, Monfieur ?

LEUZON, *embarrassé.*

Je fuis Leuzon, fils de Monfieur Hamberg, Commerçant... J'aurois dû me préfenter chez vous... Pardonnez à ma timidité... Je cherchois l'occafion... J'ai long-tems héfité.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous avez eu tort, raffurez-vous ; de quoi s'agit-il ?

LEUZON.

Malheureux & coupable, je fuis tourmenté du befoin de dévoiler mon ame, & d'exhaler mes remords.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous, Monfieur ?... (*à part.*) Il a l'air fi doux !

LEUZON.

Un fecret douloureux pèfe fur mon cœur. Il exige une perfonne intelligente & sûre. Votre célébrité, Monfieur, vos lumières ont enhardi ma démarche craintive, & je ne puis me confier qu'à vous ; j'implore votre médiation.....

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous m'intéreflez ; je fuis difpofé à vous fervir. En quoi puis-je vous être utile ?

LEUZON.

Monfieur, j'ai entre mes mains une fomme confidérable ; je voudrois la faire remettre à mon père...

M. DE SAINT-ESTIEU.

La chofe eft très-facile.

LEUZON.

Sans exciter cependant des recherches qui puiſſent me trahir.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous trahir !... Mais... Comment êtes-vous compromis ?

LEUZON.

Cet argent appartient à mon père.... Il étoit dans son secrétaire ; un soir il crut sans doute l'avoir fermé...

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien !

LEUZON.

Moi, dans le sein de la nuit, privé de repos & de sommeil, absorbé par de sombres idées, j'errois dans la maison ; le hasard me fit apercevoir.... O malheureuse nuit !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Le secrétaire ouvert ?

LEUZON.

Je frémis de crainte ; je tressaillis de plaisir à l'aspect de cet or, & pressé par une circonstance cruelle....

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! jeune homme, qu'avez-vous fait ?

LEUZON.

Je me suis avili, dégradé ; mais si votre indignation me repousse, que votre humanité me protège.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Quel motif a pu vous entraîner ainsi ?

LEUZON.

L'amour a causé mon malheur & mes égaremens.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! Cet amour !... Parlez.... Voyons.

LEUZON.

Un ami trop confiant me fit connoître son amant ; frappé de la beauté de Sophie, séduit par ses qualités, j'en devins idolâtre. Sous le voile de l'amitié je lui rendis tous les soins de l'amour. Soins superflus ! Sophie étoit fidelle ; son cœur dès long-tems prévenu, n'adore que Robert, & je trahi mon ami, sans plaie à sa Maîtresse.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Un si mauvais succès eût dû, ce semble, vous dégager ?

LEUZON.

J'eusse étouffé peut-être cette fatale flamme ; un accident vint la rendre plus vive.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Qu'arriva-t-il ?

LEUZON.

Le père de Robert perdit son bien avec sa liberté ; je redoublai d'ardeur & de soins auprès de Sophie : j'osai me déclarer ; mais je fus vil & traître sans être plus heureux, & mon rival fut aimé davantage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

C'est le plus bel éloge de son amante.

LEUZON.

Je fus jaloux ; je fus irrité ; j'espérai mieux du père de

l'ingrate, & je cultivai sa bienveillance. J'apprends d'une personne de la maison, attachée à mes intérêts, que des fonds retardés ou douteux & des engagemens pressans le menaçoient d'une faillite prochaine. Ce prompt revers excita mes alarmes. S'il avoit éclaté, mon père n'eût consenti jamais à mes desirs, & je perdois Sophie; l'idée étoit horrible, j'étois désespéré, ma tête fermentoit... Je cherchois des moyens... L'occasion s'offrit; ma tête se perdit & vous savez le reste.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Le père de Sophie fait-il que c'est vous qui lui avez procuré ces fonds ?

LEUZON.

Non, Monsieur; je les fis passer avec adresse, & je les ai retirés par l'entremise d'un ami.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Cet ami a donc votre secret ?

LEUZON.

Non, Monsieur; je l'engageai seulement à paroître pour quelqu'un qui avoit intérêt à n'être pas connu.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mais ne vous faisant pas connoître, qu'attendiez-vous enfin de ce service ?

LEUZON.

Il est si doux de conserver l'espérance, & d'obliger ce qu'on aime ! Je salvois la fortune & l'honneur du père de Sophie.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Et vous portiez la douleur & peut-être la mort dans le sein de votre père.

LEUZON.

Je le sentis trop tard !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ah, jeunesse !

LEUZON.

Que n'ai-je point éprouvé, Monsieur, depuis que la réflexion vint éclairer mon crime ? Comment exprimer mes tourmens, & cette horreur du sentiment funeste qui, dépravant mon âme, me rend perfide, lâche, infame & fils dénaturé ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

C'est ainsi, jeune homme, qu'un seul vice introduit dans le cœur, y fait germer par degrés tous les vices, & rend chaque jour plus étroite le périlleux sentier qui le ramène au bien ; mais votre repentir sincère me rassure, & puisque vous avez ces remords, vous n'avez pas besoin de leçons.

LEUZON.

Les vôtres font sur moi l'impression la plus vive. La probité m'est chère ; daignez m'en applanir la route. Tout ce que je vois autour de moi me déchire & m'accable. J'aime Sophie à la fureur, & je n'en suis pas plus digne : je n'ose lever les yeux sur un ami que j'estime. La tendresse de mon

père est un reproche affreux, & la bonté de ses regards m'écrase : je succombe sous le poids de mon propre mépris.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Gardez-vous, mon ami, de céder à cet abattement. Vous êtes né pour triompher du vice, & vous en aurez le courage. Une passion est terrible : une ame neuve & saine peut s'égarer sans doute, mais son instinct plus fort détruit bientôt la tache indigne d'elle, & son premier remord la rend à la vertu

LEUZON.

Que ce discours me console & me charme ! Je me sens déjà plus calme à côté de vous.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je dois partir demain ; allez chercher vos effets, je vais vous attendre chez moi. Je me charge du reste.

LEUZON.

J'y cours, Monsieur ; ah ! que mon père aura de plaisir ! Il devenoit si triste depuis quelques jours ! vous nous rendez. . . ô Dieux ! Je vois Sophie ; je ne saurois supporter sa présence.

SCENE IX.

M. DE SAINT-ESTIEU, Madame D'HERCOURT,
SOPHIE.

Madame D'HERCOURT, à Sophie, en entrant.

Vous êtes trop timide, vous dis-je, il sera charmé de vous voir. . . (à son frère.) Je vous ai fait attendre, mon frère ! Agréez, que pour vous dédommager, je vous présente Sophie.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il m'est doux, Mademoiselle, de vous renouveler le témoignage de l'estime & de l'intérêt que vous m'avez inspirés.

SOPHIE.

Monsieur, ces sentimens m'honorent autant que j'en suis flattée ; une personne de mon état a-t-elle le droit d'y prétendre ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il n'est que deux états pour moi, le vice & la vertu. J'ai lu, sur votre physionomie ce que je dois penser de vous. J'en ai dit, aujourd'hui mon sentiment à quelqu'un qui vous touche de près.

Madame D'HERCOURT.

A Monsieur Belmon.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je suis très-content de lui.

SOPHIE.

C'est le meilleur des pères.

M. DE SAINT-ESTIEU. *en badinant.*

Un peu perfide ; il a trahi le secret de votre cœur, n'en soyez pas fâchée, je suis discret.

Madame

Madame D'HERCOURT *en badinant*

Sophie est sans rancune.

M. DE SAINT-ESTIEU.

On dit beaucoup de bien du jeune homme.

SOPHIE.

Il ne m'appartient pas de faire son éloge, mais s'il avoit l'honneur d'être connu de vous....

M. DE SAINT-ESTIEU.

Votre choix me suffit pour le juger digne de votre attachement, & je présume que vos vœux seront remplis.

SOPHIE.

Ah! Monsieur, vous ne savez donc pas ses malheurs.

M. DE SAINT-ESTIEU.

On m'en a dit assez pour exciter en moi le plus vif intérêt. Je me plais à voir les amans heureux, j'aime à protéger leur cause, & j'ai tout lieu de croire que la fortune ne détruira pas l'ouvrage de l'amour.

SOPHIE.

Quel obstacle n'oppose-t-elle pas au bonheur de Robert?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il ne faut désespérer de rien. Votre pere est bon; il fait mon sentiment; la jeunesse a de grandes ressources, & la vertu ne reste jamais sans récompense.

MADAME D'HERCOURT.

Adieu, Sophie, vous me trouverez tantôt chez moi nous parlerons plus à notre aise de tout ce qui vous intéresse.

SCENE X.

SOPHIE *penfive.*

Que veut dire Monsieur de Saint-Estieu? Il semble que mon pere... Ce matin cependant il m'a paru contraire à nos desirs....

SCENE XI.

SOPHIE, BELMON.

BELMON, *en entrant.*

ROBERT est racheté, Volsun me l'annonce, & ma fille me le cache! Ha! ha! elle avoit ses raisons ce matin.

SOPHIE.

Le voilà tâchons de pénétrer....

BELMON.

(*A part*)

(*En allant vers Sophie.*)

Rendons-lui la pareille, --- Funeste accident! Race infernale de Corsaires.

SOPHIE.

Qu'est-ce que c'est, mon pere? Qu'avez-vous?

C

BELMON.

As-tu vu Madame Robert ?

SOPHIE.

Oui, mon père.

BELMON.

Elle ne t'a rien appris de nouveau !

SOPHIE.

Non, elle m'a engagée à dîner chez elle

BELMON.

Tu peux y aller. --- Elle n'a donc point reçu de lettre de Tétuan ?

SOPHIE.

Aucune.

BELMON.

Et son fils ne t'a rien confié ?

SOPHIE.

Rien, je vous ai tout dit.

BELMON.

C'est vraiment singulier.

SOPHIE, *avec intérêt.*

Comment ?

BELMON.

Oh ! rien ; je croyois que Madame Robert t'avoit donné des nouvelles.

SOPHIE.

Vous savez quelque chose.

BELMON.

Moi, je n'ai vu personne.

SOPHIE.

Monsieur Robert est malade.

BELMON.

Cela seroit fatal dans cette circonstance.

SOPHIE.

Vous avez reçu quelque lettre.

BELMON.

C'est vrai.

SOPHIE.

De Monsieur Robert ?

BELMON.

Non ; de Volsun.

SOPHIE.

Que vous mande-t-il ?

BELMON.

Il m'écrit que Robert n'est plus chez l'Intendant des jardins du Roi. Ce Patron, lassé sans doute d'attendre, l'a cédé pour deux mille écus.

SOPHIE.

O ciel ! à qui ?

BELMON.

Tu n'en fais rien, toi ? Eh bien ! nous n'en savons pas davantage.

Cette famille est bien infortunée !

BELMON, avec un dépit feint.

Oui ; c'est bien jouer de malheur ! au moment que la rançon étoit prête, & que j'allois tout arranger pour le retour de mon ami ! cet Intendant, poussé du diable, vient de mettre de nouvelles entraves à sa délivrance. Tu vas chez Madame Robert, garde-toi de lui en parler (avec ironie.) ni à son fils, entends-tu ? Je te le défends : j'ai les voir. (Sophie sort lentement, d'un air mécontent, s'arrête, se tourne à demi, regarde son père ; détourne la tête lorsque son père la regarde, & s'en va.)

SCENE XII.

BELMON, seul.

QUEL air de vérité ! Je n'ai pas oublié le s'il revenoit. On veut me ménager sans doute le plaisir de la surprise ; je veux le leur donner à mon tour. Ils ne savent pas que Robert est au moment d'arriver. J'en ai la première nouvelle. Je vais au Port ; je l'attends, je m'empare de lui, je le devance de quelques momens chez sa femme, pour préparer leur entrevue, & je les raille tous à mon aise sur le secret qu'ils m'ont fait de la rançon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(Le Théâtre représente une Chambre mal meublée.)

SCENE PREMIERE

Madame Robert travaille à quelque ouvrage de Mode.

Madame ROBERT, seule.

MON fils, tarde bien à venir !.... Ce pauvre garçon s'épuise de travail.

SCENE II

Madame ROBERT, ROBERT fils.

Madame ROBERT.

HA ! te voilà ? Tu te fais bien attendre.

ROBERT fils.

Il y avoit de l'ouvrage pressé, il a fallu le finir. Je suis un peu fatigué.

Repose-toi, mon ami. L'heure du dîner approche. Nous avons compagnie.

ROBERT fils.

Qui ?

Madame ROBERT.

Une jolie Demoiselle qui vient de la campagne ; elle m'a fait visite.

ROBERT fils, avec joie.

Sophie ?

Madame ROBERT.

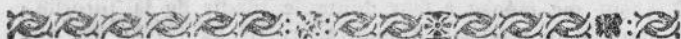
Ton cœur le devine aisément. (*En souriant.*) Tu ne seras pas fâché, je pense....

ROBERT fils.

Ha, ma mère !

Madame ROBERT.

Je vais tout disposer.



SCENE III

ROBERT fils, seul.

ME voilà libre enfin. Ces momens de repos ne seront pas perdus pour mon père, je vais les passer près de Sophie ; je puiserai dans son cœur, dans ses yeux, cette ardeur nouvelle qui fait surmonter le travail & la peine. Quel changement j'éprouve en moi depuis ce matin ! Quelle douceur secrète elle a fait passer dans mon ame !



SCENE IV.

ROBERT, fils SOPHIE.

ROBERT, fils joyeux.

C'EST vous, Sophie !.... (*Sérieux.*) Qu'avez-vous ?

SOPHIE.

Rien, mon ami ; pourquoi cette demande !....

ROBERT fils.

Je ne te trouve pas de la même humeur : le plaisir de nous voir t'inspiroit ce matin plus d'enjouement.

SOPHIE.

Le plaisir n'est pas toujours épanoui... As-tu vu mon père ce matin ?

ROBERT fils.

Non.

SOPHIE.

Lui, nous a vu... Il m'a parlé de toi

ROBERT fils.

Qu'a-t-il dit, je t'en prie ? As-tu pénétré ses sentimens ?

SOPHIE.

Il a toujours de toi une opinion avantageuse. Il convient de tes bonnes qualités.

ROBERT fils.

Et cette opinion ? ces qualités !... qu'en dit-il, Sophie ?

SOPHIE.

Il t'estime beaucoup ; mais... cet esclavage de ton père... son infortune, ... ta position,...

ROBERT fils

Eh bien !

SOPHIE.

Il trouve tout cela bien triste.

ROBERT fils.

J'entends.... Il ne voit plus en moi qu'un misérable sans bien & sans ressources : mon malheur l'a changé ; la perte de nos biens l'a détaché de mon père & de moi ; il veut disposer de ta main en faveur d'un autre ; & son choix , déjà fixé peut-être sur Leuzon, va mettre le comble à mes revers.

SOPHIE.

Non, mon ami ; je fonde ma confiance sur les propos de Monsieur de Saint-Estieu : il m'a dit de toi des choses très honnêtes.

ROBERT fils.

De moi ? il ne me connoît pas, je ne l'ai jamais vu.

SOPHIE.

Je l'ai vu ce matin avec Madame d'Hercourt ; il venoit d'avoir , avec mon père, je ne fais quel entretien, dont nous étions l'objet. Monsieur de Saint-Estieu a protégé nos intérêts, & m'a fait entendre que nos vœux seroient un jour remplis.

ROBERT fils.

Que ton cœur est aisément séduit ! Quelques propos vagues.

SOPHIE.

Il m'a parlé, te dis-je, du ton le plus propre à flatter notre espoir.... Mais ton père....

ROBERT fils.

Il sortira bientôt d'esclavage ; & si mon bonheur ne dépend que de son retour...

SOPHIE.

Il est bien éloigné !

ROBERT fils.

Non, Sophie ; nos travaux assidus....

SOPHIE.

Hélas ! (*A part.*) S'il savoit... Mais pourquoi l'affliger ?

SCÈNE V.

ROBERT fils, Madame ROBERT, SOPHIE.

Madame ROBERT.

ALLONS, mes enfans, venez vous mettre à table. Sophie fera mauvaise chère ; nous la dédommagerons dans un temps plus heureux.

SOPHIE.

On est bien en tout tems, Madame, auprès de ses amis.

ROBERT fils, à part.

Monsieur Belmon a quelque projet, mon pressentiment n'a pas été trompeur.

Madame ROBERT.

Tu ne viens pas mon fils !

ROBERT fils, à part.

Elle ne fera pas à moi ! (*Avec dépit.*) Ah, Leuzon

SOPHIE, d'un ton mignard.

Venez donc, Monsieur Robert.

ROBERT fils.

Je vous suis, ma chère Sophie.



SCENE VI.

ROBERT fils, BELMON, Mme. ROBERT, SOPHIE.

BELMON.

SERVITEUR, Madame Robert ; bonjour mes enfans.

Madame ROBERT.

Bonjour, Monsieur Belmon ; il y a long-tems qu'on ne vous a vu.

BELMON.

Vous avez raison, les affaires entraînent, les jours s'écoulent ; on n'a le tems de rien... Vous n'attendez personne à dîner, à ce que j'ai vu là-dedans.

Madame ROBERT.

Si je croyois qu'un repas frugal eût de quoi vous tenter ?..

BELMON.

Ma foi, non ; c'est une affaire finie Je vous dirai même que depuis long tems je n'avois fait de repas avec autant de plaisir Ma fille m'a laissé seul ; il m'est survenu un vieux ami que j'attendois avec impatience ; nous nous sommes revus, embrassés avec transport : nous avons parlé voyages, projets, malheurs ; & nous avons bu sec.

Madame ROBERT.

C'est fort bien.

SOPHIE.

Votre ami vous a rendu bien joyeux, mon père ? Vous ne l'étiez pas tantôt ?

BELMON.

On a comme ça des momens ; l'humeur change suivant les circonstances.

SOPHIE.

Cet ami n'est donc pas si malheureux que d'autres ?

BELMON.

(*A Robert fils.*)

Tout s'arrange avec le tems... Tu ne dis mot, toi ? il semble que tu boudes ?

ROBERT fils.

Non.

BELMON.

Es-tu malade ?

ROBERT fils.

Non.

BELMON.

Pourquoi donc cette humeur sombre, taciturne ?

ROBERT fils.

Chacun à ses raisons.

BELMON.

Fi, cela ne sied point à la jeunesse : quand j'étois à ton âge.

ROBERT fils.

Vous n'aviez pas un père dans les fers.

BELMON.

Eh bien ! Il faut le racheter.

ROBERT fils.

Vous parlez à votre aise, Monsieur, il faut deux mille écus.

BELMON.

Vous ne les avez pas ?

Madame ROBERT.

Je n'en ai que les deux tiers.

BELMON.

Je compléterai la somme.

Madame ROBERT.

Ah ! Monsieur ! J'accepte l'offre avec plaisir.

BELMON, d'un ton railleur.

Vous n'en avez pas besoin, il est inutile de feindre.

Madame ROBERT.

Comment ?

BELMON.

Vous avez envoyé la rançon.

Madame ROBERT.

Moi ?

BELMON.

Vous faites ainsi vos coups à la fourdine, sans prévenir vos amis

Madame ROBERT.

Je ne vous entends pas.

BELMON.

Bon, bon, c'est un complot ; vous êtes tous d'accord.

Madame ROBERT.

Je ne vous entend point, vous dis-je

BELMON.

Robert est en chemin.

SOPHIE.

Quoi ! se peut-il ?

ROBERT fils.

Mon père en chemin ? Hélas !

BELMON.

Je le fais de très-bonne part, vous l'avez racheté, mon ami me l'a dit, il vient de Tétuan.

Madame ROBERT, *toujours vivement.*
Il connoît mon époux ?

BELMON.

Oh ! Je vous en réponds.

Madame ROBERT.

Qu'en dit-il ? Que fait-il Je veux voir votre ami :

ROBERT fils,

J'y vai tout-à-l'heure, ma mère.

BELMON.

Robert se porte bien, il arrive.

Madame ROBERT.

Cela n'est possible.

BELMON.

Ha ! Vous ne voulez pas en convenir, gardez donc vos secrets : je vous apprends que j'en fais plus que vous, il est ici.

SOPHIE.

Que dit-il ?

ROBERT fils.

Quoi ?

Madame ROBERT.

Que dites-vous ?

BELMON, *avec explosion de joie...*

Oui, mon ami, ton père, votre époux... le voilà.

Tous à la fois.

SCENE VII.

BELMON, ROBERT fils, ROBERT père,
Madame ROBERT, SOPHIE.

ROBERT père.

MA femme ! mes enfans !

Madame ROBERT.

Mon époux !

ROBERT fils.

Mon père !

SOPHIE.

Monsieur Robert !

La mère & le fils se groupent auprès du père. Sophie d'un côté, Belmon de l'autre, contemplant ce spectacle. Il y a un moment de silence.

SOPHIE.

O doux moment !

ROBERT père, *tendrement.*

Mon cher fils ! Ma chère femme !

Madame ROBERT, *tendrement.*

Robert !

ROBERT fils.

O mon père !

BELMON, *à part, s'essuyant les yeux.*

On pourroit bien supporter quelque temps d'esclavage à ce prix-là.

ROBERT

Tous à la fois, & du même cri de surprise & de joie.

ROBERT père.

Laissez-moi respirer : je succombe à tant d'émotions : l'aspect de mon pays, vos embrassemens ont porté dans mon ame une joie !... Je suis au sein de ma famille !... Je vois autour de moi ce que j'ai de plus cher.

ROBERT fils.

Le Ciel enfin plus favorable a terminé vos peines !

ROBERT père.

Je les ai bien senties, mes amis ; j'en ai bien dévoré l'amertume ; elles auroient moins abattu mon courage, si j'eusse resté seul en butte à l'infortune ; mes jours sont peu de chose, mais l'image de votre situation me faisoit sentir l'adversité dans toute son horreur.

Madame ROBERT.

Hélas ! nous ne pensions qu'à toi !

ROBERT père.

Le sort, vous le savez me fit tomber sous le pouvoir d'un Patron avare & dur, qui croyoit être humain, parce que l'apréte du gain ne lui permettoit pas d'être barbare ; il alléguoit mon travail, & ne vouloit rien diminuer de ma rançon ; sa cruelle pitié ménageoit mes forces, & son avidité déchiroit mon ame : il laissoit flétrir par la douleur les restes d'une vie utile à vos besoins ; le ciel a voulu la conserver pour vous ; il a béni votre amour & vos soins ; un seul instant vient d'effacer mes peines, & mon cœur est livré tout entier au sentiment du bonheur qu'il n'osoit espérer.

Madame ROBERT.

Eh ! Qui s'y seroit attendu ? Je ne puis t'exprimer !...

ROBERT père.

Ah ! tout ce que vous avez fait pour moi, m'explique assez votre joie ; mais permettez à ma tendresse de vous faire un reproche. Pourquoi porter si loin la prévoyance à mon égard ? Ne suffisoit-il pas de payer mon passage & ma rançon ? Pourquoi ce vêtement si voisin du luxe ? & pourquoi ces douze cens livres qu'on m'a remises à mon départ ?

Madame ROBERT.

Que veux-tu dire ?

ROBERT père.

N'étoit-il pas prudent de mettre à l'abri du péril ce fruit précieux de votre travail ? Si j'eusse péri dans le trajet, que seriez vous devenus ? Accablés du regret de ma perte & privés de ces fonds, vous retombiez dans l'indigence & dans le désespoir.

Madame ROBERT, *très-surprise.*

Je ne comprends rien à ce discours, mon ami ; cette rançon, cet habit, ces douze cens livres ; je ne suis pour rien dans tout cela... Ce n'est pas moi qui l'ai racheté.

ROBERT père.

Que dis-tu, chère épouse ?

BELMON, *à part.*

En voici bien d'une autre.

D

Le Bienfait Anonyme ,

Madame ROBERT.

Je n'avois pas la somme.

ROBERT père.

O Providence ! Eh ! qui m'a donc délivré ?

Madame ROBERT,

Je n'en fais rien ; je ne t'attendois point ; j'ai cru que quel qu'heureux événement t'avoit rendu la liberté.

ROBERT père.

Mais... quel est ce mystère ?

Madame ROBERT.

C'est sans doute ton fils ; il a voulu nous surprendre.

ROBERT père.

Mon cher fils !

Madame ROBERT.

Il aura trouvé des secours.

ROBERT fils.

Ce n'est pas moi.

ROBERT père.

Je brûle de connaître l'objet de ma reconnaissance.

ROBERT fils.

Ce n'est pas moi, je ne le connois point.

ROBERT père, à Belmon.

Il n'y a que toi, mon ami, qui puisse expliquer cette énigme.

BELMON.

Tu connois ma franchise... Les fonds que je perdis avec ta pacotille, ont mis pendant long-tems mon honneur en danger ; & ce n'est qu'aujourd'hui que j'allois t'être utile ; ainsi je n'ai point de part à ton retour.

ROBERT père.

Que les instants du plaisir sont rapide ! Il a dans ce secret je ne fais quoi qui me trouble.

SOPHIE.

Tout ceci me confond.

Madame ROBERT.

C'est incroyable.

ROBERT fils, avec une vivacité soudaine, mêlée de joie.

Il me vient une idée.... Oui... c'est lui.

ROBERT père, vivement.

Qui ?

ROBERT fils.

Vous souvient-il, ma mère, de cet inconnu à qui je racontai nos malheurs dans mon batelet, & qui me donna sa bourse.

Madame ROBERT.

Oui.

ROBERT fils.

Il me fit bien des questions sur l'état de mon père. Je le vis attendri sur mon sort ; & c'est lui qui l'a racheté, n'en doutez pas....

BELMON, à parr.

Quel conte !

ROBERT père, à sa femme.
Qu'est-ce que c'est que cet inconnu ?

SOPHIE.

Voici Monsieur Hamberg.

Madame ROBERT, à son mari.

Je te dirai cela.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HAMBERG.

BELMON.
BONJOUR, mon ami.

HAMBERG.

Bonjour, Belmon; je viens de chez toi, je voulois te parler. (*A Monsieur & à Madame Robert.*) Agréez que je vous félicite d'un retour depuis si long-tems désiré.

ROBERT père.

Je suis très-sensible à votre honnêteté. Nous allons vous laisser libres.

HAMBERG.

Point de dérangement, je vous prie.

BELMON.

Non, non; le dîner les attend.

Madame ROBERT, à son mari.

Viens; que je te conte l'aventure. (*Ils sortent*)

ROBERT fils, bas à Sophie.

Viendrait-il lui parler pour son fils ?

BELMON, à Hamberg.

Qu'y a-t-il de nouveau, mon cher ?

SOPHIE bas à Robert.

Nous le saurons, mon père me dit tout. Allons mon ami, ne t'inquiète pas.

SCENE IX

BELMON, HAMBERG.

HAMBERG, bas, en confidence.

JE suis dévoré de chagrin, Belmon. Il y a deux mois qu'un fatal événement m'obligea d'épuiser les ressources que j'avois parmi mes amis, pour acquitter des lettres de change; quatre cens louis en or venoient de m'être enlevés dans ma maison

BELMON.

Ciel ! que me dis-tu là ?

HAMBERG.

Je n'ai point fait du bruit, pour ne pas éveiller le créancier avide, qui cause alors notre ruine, en voulant assurer ses fonds.

BELMON.

C'est très-bien; mais, comment est-il arrivé ?

J'étois excédé ce jour-là de travail ; je comptois, je serrois de l'argent ; ce jeune homme , que j'ai pris depuis peu sur ta parole , survint ; il me parla d'affaires ; je fus distrait ; je suivis quelque objet du moment ; il étoit tard ; je sortis pour le reste de la soirée. Le lendemain je m'aperçois que ma caisse est ouverte & mon or disparu.

B E L M O N.

Et tu l'avois fermée ?

H A M B E R G.

je ne m'en souviens pas.

B E L M O N.

Point d'effraction ?

H A M B E R G.

Non.

B E L M O N.

Quelqu'un s'introduisit chez toi. . .

H A M B E R G.

C'est sûrement quelqu'un qui connoissoit bien les êtres

B E L M O N.

Cet accident me frappe. Robert t'a bien gardé le secret ; il ne m'en a pas dit un mot.

H A M B E R G.

Toi, qui connois ce jeune homme, Belmon, es-tu bien sûr de lui ?

B E L M O N.

Très-sûr ; il est honnête & sage : tu peux être tranquille à son égard.

H A M B E R G.

Je ne pensois pas à lui ; c'est le retour inopiné de son père, que je t'ai vu embrasser sur le Port, qui m'a tout-à-coup fait ombrage.

B E L M O N.

S'il a pu te venir quelque inquiétude, tu dois bannir tout cela. Ce garçon a des mœurs, & j'en réponds.

H A M B E R G.

Il est surprenant qu'après la bienveillance que je lui témoignoïs, il ne m'ait point parlé de la délivrance de son père ?

B E L M O N.

Il ne la savoit pas.

H A M B E R G, *plus surpris par degrés.*

Quoi ! sa mère ne lui a point fait part ? . . .

B E L M O N.

Sa mère l'ignoroit.

H A M B E R G.

Ha ! ha ! Robert a donc trouvé là-bas des ressources ?

B E L M O N.

Robert n'est pas plus instruit qu'eux.

H A M B E R G.

Mais, comment donc ? . . .

BELMON.

C'est une énigme, mon cher ; & nous ignorons tous qui peut l'avoir racheté.

HAMBERG, *pensif*.

Ce que tu me dis là me paroît bien singulier.

BELMON.

Très-singulier vraiment.

HAMBERG.

Et le fils ne fait absolument rien ?

BELMON.

Non ; il croit que c'est quelqu'un qui un soir lui donna de l'argent...

HAMBERG.

Oui il m'a conté cette aventure. Quelle apparence que cet homme !...

BELMON.

Ho ! c'est une idée.

HAMBERG.

Je fais une réflexions.

BELMON.

Quoi !

HAMBERG.

Ce jeune homme ne soupiroit qu'après le retour de son père. Je fais qu'il adore ta fille. Sa position a bien pu l'alarmer. L'amour est fougueux à son âge... Ne connoissant pas l'état de mes affaires, se proposant d'ailleurs de rembourser cette somme, n'auroit-il pas secrètement envoyé....

BELMON, *brusquement & vivement*.

Cela ne se peut point : on ne fait point pour une belle action, une action malhonnête ; & ma fille ne l'auroit point aimé, s'il en avoit été capable.

HAMBERG.

Mon sort est bien cruel ! Il est affreux de manquer à ses engagements, quand on n'a rien à se reprocher.

BELMON.

Je suis touché de ton malheur. Je ne possède pas, dans ce moment, une somme considérable ; mais ce que je puis avoir, est bien à ton service.

HAMBERG.

Je ne refuse point ; je verrai. Au surplus, je ne perds pas encore l'espoir de découvrir l'auteur. Je cherche des traces. Peut-être....

BELMON.

Il ne faut rien négliger, mon ami ; l'objet vaut bien la peine qu'on n'épargne pas ses démarches.

HAMBERG.

Adieu ; je te laisse : tu dois ces momens à l'amitié. Nous nous rerverrons.

BELMON.

Je suis ton serviteur.

SCENE X.

BELMON, SOPHIE ROBERT fils.

*(Sophie & Robert fils entrent pendant ce monologue.)*BELMON. *pensif.*

C'EST un cruel accident... L'histoire de cette rançon.. Je suis sûr du jeune homme... *(avec dépit.)* Cet Hamberg.. Quand on a du chagrin, on n'est ni prudent ni juste : un mot lâché circule en confidence, & flétrit sourdement une réputation... Mais s'il étoit vrai que cet inconnu...

SOPHIE, à Robert fils, à l'écart.

Madame d'Her court m'attend : Monsieur de Saint-Estieu nous protège ; ils apprendront tous deux avec plaisir le retour de ton père. *(Elle sort.)*

BELMON.

Oui, c'est le seul moyen de convaincre Hamberg, & de mettre mon esprit en repos.

SCENE XI.

BELMON, ROBERT fils.

BELMON.

EH bien ! mon ami, nous étions bien joyeux tout-à-l'heure Ton père.... cette rançon l'occupe, le chagrine.

ROBERT fils.

L'aventure du batelet l'a rendu plus tranquille.

BELMON.

Et tu crois fermement que cette homme l'a racheté.

ROBERT fils.

Oui, j'ose l'affurer.

BELMON, *souriant avec bonhomie.*

Tu fais donc quelque chose... Fais-moi cette confidence je t'en prie.

ROBERT fils.

Je vous proteste que je ne fais plus rien.

BELMON.

Un inconnu ne donne pas son argent, sans savoir comment il le place.

ROBERT fils.

Ah ! vous n'avez pas vu, comme moi, cette sensibilité, cet intérêt que le malheur excite dans une ame comme la sienne !

BELMON.

Il dut être bien attendri !... Cependant le mystère qui nous agite est plus important que tu ne penses, & nous n'avons point de repos qu'il ne soit éclairci.

ROBERT fils.

Je le désire autant que vous.

BELMON.

C'est qu'il y a des circonstances où les événements les plus simples peuvent prendre dans le monde une tournure singulière.

ROBERT fils.

Cela peut être ; mais...

BELMON.

Tu connois la vieille amitié qui me lie à ta famille , je te suis attaché dès l'enfance , je t'aime.

ROBERT fils.

Autrefois.

BELMON.

Et toujours..... Je suis aussi jaloux que toi-même de ton honneur.

ROBERT fils.

Je le crois... Mais pourquoi ?...

BELMON.

Ce pauvre Hamberg est veau me confier son infortune... Tu n'en avois rien dit.

ROBERT fils.

Il avoit exigé le silence.

BELMON.

Il n'a pas trouvé son argent... Cet homme a bien du souci.

ROBERT fils.

J'en suis vraiment affligé.

BELMON.

Ton père est racheté : on ne fait ni par qui , ni comment

ROBERT fils.

Je vous l'ai dit.

BELMON.

Cet inconnu... mais c'est qu'il faut le connoître... Cette aventure d'Hamberg... cette délivrance de ton père... à la même époque ;... cela fait naître des idées.

ROBERT fils.

Que dites-vous ?

BELMON.

L'esprit d'Hamberg travaille , cet homme est désole.

ROBERT fils.

Auroit-il eu l'audace ?

BELMON.

Il n'est pas obligé , comme moi , de connoître tes mœurs , ton caractère.

ROBERT fils.

Je vous entends. O Dieux !

BELMON.

Je ne dis pas....

ROBERT fils.

Je vois d'où part la calomnie. Ah , le traître !

BELMON.

Qui ?

ROBERT fils.

Leuzon.

Leuzon.

ROBERT fils.

Pour réussir plus sûrement à m'enlever Sophie, le lâche veut me ravir l'honneur... Ah ! je m'en vengerai... Je me sens une rage.

BELMON.

Je ne t'entends pas.

ROBERT fils.

Leuzon m'entendra mieux.

BELMON.

Où vas-tu ?

ROBERT fils.

Je fors.

BELMON.

Écoute.

ROBERT fils.

Je fais tout.

BELMON.

Écoute-moi, te dis-je !

ROBERT fils.

Eh bien !

BELMON.

Tu parles de Leuzon, de Sophie; explique-moi cela.

ROBERT fils.

Leuzon est amoureux de votre fille...

BELMON.

Lui ?

ROBERT fils.

Il en est éperdu, vous dis-je. Il a su le retour de mon père; il l'a redouté, sans doute; & sa basse jalousie a surpris la crédulité de Monsieur Hamberg, qu'il a fait agir auprès de vous pour me noircir dans votre esprit, & pour vous éloigner de m'accorder Sophie.

BELMON.

Ha ! ha !

ROBERT fils avec une fureur concentrée.

Il ne me connoît pas; le perfide : il a beau vous flatter, je vous jure qu'il ne l'aura qu'avec ma vie.

BELMON.

Et tu l'aimes donc bien ?

ROBERT fils.

Si je l'aime ! Tout ce que la beauté, la vertu réunies peuvent exciter de transports...

BELMON.

Eh bien ! arrangeons-nous, mon ami; ce Leuzon te tourmente; & moi, c'est l'inconnu. Je tiens à cette découverte; & je veux, s'il est possible, en venir à bout.

ROBERT fils.

Vous serez satisfait, je chercherai l'objet de ma reconnaissance, & le temps qui dévoile tout... BELMON.

BELMON.

Tiens ; je ne fais pas les choses à demi ; je n'ai qu'une parole : l'homme une fois reconnu, je te donne ma fille.

ROBERT fils.

Sophie... Monsieur Belmon... Est-il bien vrai?...

BELMON.

Je te la donne.

ROBERT fils, *avec enthousiasme.*

Mon bonheur est certain. Puisque le Ciel plus propice a ramené mon père dans ces lieux, mon bienfaiteur est instruit, il n'est pas loin de nous ; on ne fuit pas les cœurs qu'on rend heureux ? Ce sauveur d'une famille entière viendra contempler son ouvrage ; & sa présence, objet de tous mes vœux, mettra le comble à ma félicité.

SCÈNE XII.

BELMON.

JE ne demande pas mieux : mais la confiance de ce jeune homme dans cet inconnu m'étonne. Il y a là quelque chose que je ne conçois pas.

SCÈNE XIII.

BELMON, ROBERT père, Mme. ROBERT.

Madame ROBERT.

OÙ est mon fils ?

BELMON.

Il est sorti, le cœur rempli de zèle pour chercher votre bienfaiteur.

ROBERT père.

Donner à mon fils une somme, & racheter encore à grands frais un esclave inconnu ! Qu'en penses-tu, Belmon ?

BELMON.

Cela paroît bien fort.

Madame ROBERT.

Pourquoi non, puisque mon fils l'assure.

ROBERT père.

Hé ! Peut-il l'assurer ?

BELMON.

Il persiste du moins avec trop de fermeté, pour ne pas être du secret.

ROBERT père.

Mon esprit inquiet se tourmente en vaines conjectures, & j'ai à cœur d'approfondir la vérité.

BELMON.

Employons les moyens qui nous restent. Toi, tu iras parler au Capitaine du Vaisseau qui t'a porté ; il pourroit te donner quelques renseignemens. Il faut aussi s'informer adroitement

chez les banquiers. Moi, j'interpellerai ma fille; les amans ne se cachent rien, & je fais comment je dois m'y prendre. Vous, tâchez de gagner votre fils. Une nouvelle raison un intérêt nouveau nous font une nécessité de percer ce mystère.

ROBERT père.

Qu'est-ce que c'est ?

BELMON.

Viens, mon cher. Puisse une journée que je trouvois si belle, se terminer par une heureuse fin !

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente le Port de Marseille.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, ROBERT fils.

COMME te voilà fait ?

ROBERT fils.

Ah ! Sophie !

SOPHIE.

D'où te vient ce désordre, mon ami ? D'où vient cette émotion.

ROBERT fils.

J'ai parcouru comme un insensé, les quartiers les plus fréquentés de la ville, cherchant de tous côtés mon bienfaiteur & mon ennemi. Mon cœur suffit à peine aux sentimens dont il est agité. La douleur, le plaisir, l'amour, la haine, l'espérance, la crainte y régnaient tour-à-tour, & le destin bizarre semble réunir à la fois tout ce qui m'accable & tout ce qui m'enchanté, pour épuiser ma sensibilité.

SOPHIE.

Que s'est-il donc passé entre mon père & toi, depuis ma sortie ?

ROBERT fils.

L'abattement où me plongeait mes peines, égarant ma raison, j'osai le soupçonner de destiner sa fille à des engagemens formés par la cupidité... Combien je m'abusais ! Qu'avec transport abjurant mon erreur, j'ai bientôt reconnu les traits dont tu me l'avois peints ! il m'a promis ta main, si je puis retrouver le libérateur de mon père.

SOPHIE.

Tu le découvriras, Robert ; un pressentiment flatteur me l'annonce.

ROBERT fils.

Et moi, Sophie, je suis atteint de la plus vive crainte. Pardonne à l'excès du malheur & de l'amour. La douce confiance séduit facilement les cœurs favorisés du sort ; mais l'adversité la repousse.

SOPHIE.

Ce généreux inconnu voudroit-il se dérober lui-même à vos desirs ? Son plaisir le plus doux n'est-il pas de voir sa récompense écrite dans vos yeux.

ROBERT fils.

Il y va de l'honneur , Sophie. Tu ne sais pas à quel point Leuzon ose pousser l'outrage : il a voulu me perdre dans l'esprit de ton père , en étayant sa noire calomnie sur le malheur d'Hamberg.

SOPHIE.

Quoi ! Leuzon ?...

ROBERT fils.

Hé ! Quel autre que lui en eût été capable ! Le lâche évite ma rencontre.

SOPHIE.

Je voulois , mon ami , ménager ta délicatesse ; mais puisque tu fais tout , apprends qu'il vient de se passer à ce sujet , entre mon père & moi , une scène qui sera long-temps chère à mon cœur , puisqu'elle m'a prouvé sa tendresse.

ROBERT fils.

Quelle est-elle ?

SOPHIE.

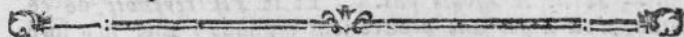
Monsieur de Saint-Estieu , ni Madame d'Hercourt n'étant pas chez eux , j'ai regagné ma demeure. J'étois avide de connoître , pour nos intérêts , l'effet que le retour de ton père avoit produit sur le mien , & je l'attendois avec une émotion qui me tenoit dans un état pénible. Il est enfin arrivé : jamais il ne m'avoit paru d'une humeur si sévère , &... Ciel ! les voici tous deux.

ROBERT fils.

Qui ?

SOPHIE.

Mon père & le tien ; éloigne-toi. Ta mere veut te voir ; tâche de la joindre , elle doit être au Port. Je m'y rendrai. Je vais retourner chez Madame d'Hercourt ; Monsieur de Saint-Estieu part demain.



SCENE II.

BELMON, ROBERT pere.

ROBERT pere.

LE Capitaine ne fait rien , j'en suis pénétré de douleur. Après ce que tu m'as raconté d'Hamberg , il faut que l'auteur d'une action si noire , ou celui de ma délivrance , découverts , rendent à mon fils toute son innocence.

BELMON.

Je le sens comme toi.

ROBERT pere..

Mon fils est vertueux , je ne crains rien de lui qui l'avilisse.

Le desir de me voir, de terminer mes peines, de s'unir à Sophie auroient bien pu le porter à des engagemens.

BELMON.

Est-ce qu'il auroit trouvé du crédit ?

ROBERT pere.

Sa probité connue aura suffi peut-être à ces ames atroces qui fondent des profits infâmes sur le malheur des gens de bien.

BELMON, d'un air content.

Je crois, mon cher, qu'il ne s'est point mêlé de ta rançon; il n'en auroit point fait un secret à ma fille, & Sophie n'est pas capable de me tromper.

ROBERT pere.

Eh bien! mon ami, cet entretien, comment s'est-il passé?

BELMON gaiement.

Oh! je m'en suis tiré à merveille. En entrant, je me suis composé de mon mieux: la contenance grave, l'œil sévère & sombre, l'air rebarbatif, & j'ai fait quelques tours dans la chambre sans dire mot.

ROBERT pere, en fouriant.

Bien.

BELMON.

Elle, tapie dans un coin, faisoit semblant d'être fort attentive à quelque ouvrage de broderie; mais, par intervalles; je l'ai surprise qui me regardoit furtivement, pour observer ma contenance; & pressée du desir de me faire parler, elle m'a dit d'un ton doux & timide: *Est-ce que vous vous sentez indisposé mon pere?* Oui, j'ai le cœur blessé. Je croyois avoir la confiance & l'amitié de ma fille, & je ne les ai plus. Je la bleffois elle-même au vif; son cœur se gonfle, son visage s'anime, ses yeux se chargent.

ROBERT pere, en fouriant.

La pauvre enfant.

BELMON, imitant Sophie.

Pouvez-vous, mon pere, m'adresser cet injuste reproche.-- L'amour l'égare, ma fille, & ton pere à déjà moins d'empire sur toi que ton amant. Tu m'as caché le retour de mon ami. --- *Je ne le savois pas.* --- Et le s'il revenoit de ce matin, n'est-il pas une preuve sans réplique? Elle m'a juré que ces mots n'étoient sortis de sa bouche que d'après la générosité de l'inconnu & les épargnes de ta maison.

ROBERT pere.

Ta Sophie est charmante, Belmon; & je la crois sincère.

BELMON.

J'ai voulu feindre alors pour me convaincre mieux, en l'excitant d'avantage; & ramenant l'aventure d'Hamberg, j'ai rémoigné beaucoup d'inquiétude. Enfin puisque tu ne sçais rien, ai-je dit, ma fille, je te plains d'avoir donné ton affection à quelqu'un dont tu n'as pas les secrets: il y a dans cet affaire une obscurité qui m'offense: j'avois des vues sur ce jeune-homme, mais j'ai changé d'avis: je vois qu'il ne convient pas, & je sçais d'ailleurs un parti plus

favorable. — A ces mots, mon ami, plus de timidité, plus de crainte; elle a fait éclater avec force ses sentimens secrets; & son cœur, encore surchargé de sa peine, s'est soulagé tout-à-coup; elle est tombée à mes pieds, les yeux noyés de larmes & me tendant les bras; attestant sa tendresse pour son père & l'innocence, les vertus de ton fils. Ces mouvemens, cet air, ce ton, ses yeux, cette attitude, tout m'a tourné la tête, mon rôle s'est évanoui: j'ai relevé ma fille; & la pressant contre mon sein, nous avons confondu nos ames & nos pleurs.

ROBERT pere.

Ah! qu'en de tels momens on sent bien le plaisir d'être pere!

BELMON.

Nous ne sommes pas plus instruits sur le fond de la chose; mais.... J'aperçois.... Quelle heureuse rencontre!

ROBERT pere.

Qui?

BELMON.

Un homme de poids, un homme sûr, Monsieur de Saint-Estieu.

ROBERT pere.

Le frere de Madame d'Harcour? Ce célèbre....

BELMON.

Lui-même. Il faut le consulter.

ROBERT pere.

Ah, Dieux! que je serois charmé!... Comment oser?

BELMON.

C'est son plaisir à lui d'être utile. Je l'ai vu ce matin; il m'a parlé avec bonté de nos enfans: il veut que je donne ma fille à ton fils, & que je lui cède mes fonds; c'est une bonne tête pour les conseils.

SCENE III.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU, ROBERT pere, BELMON.

M. DE SAINT-ESTIEU *en entrant*.

Achons de parler à quelque Capitaine du Levant....

Ah! je vous trouve, Monsieur Belmon.

BELMON.

Monsieur, l'ami dont je vous ai parlé ce matin, l'esclave de Tétuan....

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien!

BELMON.

Est de retour.

M. DE SAINT-ESTIEU

Quoi! Robert?

BELMON.

Le voilà.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU. *Il va vers Robert pere ; avec empressement.*

O pere infortuné ! vos malheurs ont pénétré mon ame, & je sens les plus doux plaisirs à vous voir. Vous avez bien souffert ?

ROBERT pere.

Monsieur, si je n'avois eu d'autres peines que la dépendance, les fers, le travail, c'eût été peu de chose. Une vie pénible ne m'auroit pas effrayé j'en avois l'habitude ; mais la privation de ma famille, ce désir, ce besoin de l'épanchement, on fait le vrai tourment de mon esclavage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Il a dû vous être bien doux de revoir ces objets de votre tendresse ?

ROBERT pere.

Il est vrai que dans les premiers momens, j'ai senti plus qu'on ne peut exprimer ; mais ce jour si beau ne s'écoule pas sans nuage.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Comment ?

BELMON.

Robert est arrivé croyant ne devoir sa rançon qu'aux travaux de sa famille ; on en vient aux éclaircissements, & ce n'est plus cela. Nous sommes confondus. Le fils s'est rappelé je ne sais qu'elle histoire d'un barelet, d'une bourse ; il prétend qu'un inconnu a racheté son pere, & je crois même qu'il le cherche.

M. DE SAINT-ESTIEU, *a lui-même.*

Ah ! ah !

BELMON.

Mais, par une fatalité cruelle en cette conjoncture, une très-forte somme enlevée au Commerçant chez qui je l'avois fait placer, lui laisse sur sa fidélité quelque impression funeste, qu'a produit le retour de son pere & leur situation ; ainsi notre plus vive peine naît de nos plaisirs mêmes, & nous cherchons en vain le moyen de sortir de nos perplexités.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Cela n'est pas bien difficile.

BELMON, *à part.*

Vivent les gens d'esprit.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Comment se nomme le Commerçant ?

BELMON.

Hamberg.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien ! soyez tranquilles : Hamberg en cet instant a recouvré les fonds

BELMON.

Quoi, Monsieur ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ils sont entre ses mains, j'en suis sûr. (*à Robert pere.*)

Homme trop malheureux, ne répandez plus d'amertume sur des momens destinés à la plus douce joie. Votre rançon paroît être un bienfait certain.

ROBERT pere.

Vous le croyez, Monsieur ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Moi ! je n'en doute point.

BELMON, à part.

Ma fille avoit raison.

ROBERT pere

Votre discours m'étonne, Monsieur : si mes amis avoient pu me délivrer, ils ne m'auroient point laissé languir dans l'esclavage ; & si je suis étranger au bienfaiteur comment m'a-t-il choisi de préférence à tant d'infortunés, qu'il a pu trouver sur ses pas ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mais, vous tout comme un autre. Le sort a décidé, je pense. La sensibilité vivement excitée, ainsi que l'arbre agité par les vents, laisse tomber ses fruits : heureux qui les recueille.

BELMON.

Une si forte somme ! des soins si prévoyans !

M. DE SAINT-ESTIEU.

* Vous, époux, peres, amis, citoyens sensibles, vous penseriez assez mal de l'espèce humaine, pour douter d'un bienfait ?

ROBERT pere.

Hélas ! Monsieur, dans mon état obscur....

M. DE SAINT-ESTIEU.

Eh, quoi ! l'active bienfaisance, ce sentiment émané des Cieux pour consoler la terre, ni chercheroit que de grands noms des revers fameux ? Tous les mortels sont égaux à ses yeux, & par-tout elle porte à l'humanité plaintive une existence plus douce, & l'oubli du malheur.

ROBERT pere.

Vous m'avez consolé. Je sens que le plaisir renaît dans mon ame ; & je n'aurois plus rien à desirer, si je pouvois apprendre quel est cet homme généreux....

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je ne puis vous le dire ; mais je crois que la Providence dispose à son gré les événemens, pour ménager un prix à la vertu.

BELMON.

Certes l'auteur de ce bienfait doit être un un mortel d'une espèce bien rare ?

M. DE SAINT-ESTIEU.

Pourquoi cela ?

BELMON.

Monsieur, huit mille livres ! ...

M. DE SAINT-ESTIEU.

La somme est relative aux facultés du Bienfaiteur. (à

Robert.) Eh ! croyez que vous n'êtes point en reste avec lui. Sans doute que son cœur le dédommage bien de son argent.

ROBERT père.

Que le vôtre, monsieur, est bien digne de votre renommée ! Vous parlez des bonnes actions comme un homme qui a coutume de les pratiquer. Mais je ne sens pas moins vivement tout ce que je dois à mon Bienfaiteur ! Ah ! si je puis le connoître !

BELMON.

Nous le connoîtrons, mon ami, cet homme a voulu donner aux tiens le plaisir de la surprise ; mais dès qu'il te saura de retour, il quittera l'incognito : n'est-ce pas, Monsieur !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je ne saurois répondre sur ce point. Le mariage de Sophie, & la Société avec le jeune-homme, voilà ce qui nous intéresse.

BELMON.

Tout se fera, Monsieur, comme vous me l'avez conseillé. Allons trouver nos enfans ; je sens que j'embrasserai ton fils avec plaisir. Pardonnez à notre indiscretion.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous ne m'avez privé de rien. ma promenade est faite, & mon objet est rempli.

SCENE IV.

M. DE SAINT-ESTIEU.

J'AI pensé me trahir. Quel piège dangereux que la reconnaissance ! Comme l'ame est entraînée vers les malheureux qu'on a servis ! Un moment de plus, j'obtenois le prix de mon bienfait, j'en perdois le plaisir.

SCENE V.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU, SOPHIE,

Madame D'HERCOURT.

Madame D'HERCOURT à Sophie, en entrant.

VOICI mon frère, il faut lui raconter cela.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Ce lieu n'est pas sûr... Le jeune homme cherche.

Madame D'HERCOURT.

Je vous trouve à propos. Vous serez étonné des événemens singuliers que je viens d'apprendre de Sophie. Monsieur Robert.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Je suis instruit, ma sœur ; Monsieur Robert & Monsieur Belmon viennent de quitter ces lieux, & j'ai rendu le cal-

me

me à leur esprit. Je vous ai prélagé ce matin, Mademoiselle, que vos vœux seroient remplis. Ce soir, je vous l'assure, j'en ai la parole.

SOPHIE.

Que je suis redevable à vos bontés, Monsieur ! Le jeune Robert n'y fera pas moins sensible. Il sera bien vengé du noir soupçon que le fils de Monsieur Hamberg a formé contre son honneur, pour le faire adopter à mon père.

SCENE VI

Monsieur DE SAINT-ESTIEU, SOPHIE :

LEUZON, Madame D'HERCOURT,

LEUZON, *accourant.*

MADAMOISELLE, permettez qu'à vos pieds....

SOPHIE.

Le voilà, Monsieur, il ose se présenter à mes yeux.

LEUZON.

Ah ! Daignez m'écouter ! Le puissant motif qui m'anime...

SOPHIE.

Éloignez-vous, vous me faites horreur.

LEUZON.

Daignez, belle Sophie, calmer un injuste courroux.

SOPHIE, *à Monsieur de Saint-Estieu.*

Vous ne connoissez pas, Monsieur, la noirceur de son ame ! Le trait qu'il a fait aujourd'hui !...

M. DE SAINT-ESTIEU.

Quelque erreur vous abuse, Mademoiselle ; Leuzon est innocent.

SOPHIE.

Quoi ! Monsieur ?... Mais Robert tout-à-l'heure...

LEUZON.

Je viens de l'embrasser.

SOPHIE.

Robert ?

LEUZON.

Un mot de ma bouche a dissipé son juste ressentiment. L'odieux soupçon qui l'avoit excité, n'étoit pas mon ouvrage. Il fait que c'est moi qui suis le coupable ; il n'est plus tems de rien dissimuler. Je ne souffrirai pas qu'une ame honnête & vertueuse, qu'un ami que j'honore, soit un seul instant chargé de mon ignominie. Si je fus assez bas pour me souiller d'une mauvaise action, je ne serai du moins pas assez lâche pour garder le silence.

SOPHIE.

Dans quel étonnement !...

LEUZON.

En vous cachant le motif de mon crime, je vous en dois l'aveu. Je le dois à Monsieur Balmon ; je le dois à mon père ; je le ferois à la face de l'Univers. Mon ame est soulagée ;

& jamais la honte ne pourra m'humilier autant que mes remords. M. DE SAINT-ESTIEU.

Je suis content de ce trait, jeune homme ; & réponds de vous pour la vie. Mais qu'un secret si délicat demeure à jamais entre nous, Robert, Sophie, ma sœur & moi : nous ne le trahirons pas. Monsieur Hamberg jouit en ce moment des fonds que vous m'avez remis ; & puisqu'il a retrouvé le repos, épargnez-vous un indiscret aveu ; n'altérez pas sa confiance, & n'allez pas affliger la tendresse d'un père.

MADAME D'HERCOURT.

Je suis de votre avis, mon frère.

SOPHIE, à Leuzon.

Monsieur, vous me voyez confuse de mes torts : comme Robert, je vous ai fait injure...

M. DE SAINT-ESTIEU, à Sophie.

Oui, trop souvent les apparences séduisent ; le fantôme de la prévention trouble le jugement, & l'erreur cruelle s'établit. C'est ainsi que des Juges sévères, n'envisageant dans l'accusé que le coupable, sont quelquefois égarés par de bizarres combinaisons du sort.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT fils, Madame ROBERT.

A SOPHIE, *allant vers Robert fils.*
 AH ! mon ami, viens, viens.

M. DE SAINT-ESTIEU, à demi voix.

Ah, Ciel !

ROBERT fils, à Sophie.

Nous te cherchions.

SCENE VIII & dernière.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT père BELMON.

BELMON, à Robert père, *en entrant.*

LES voici !

SOPHIE, à M. Robert & à son père, *qu'elle voit entrer.*

D'un cri de joie.

L'argent est retrouvé : il est rendu !

ROBERT fils.

Il aperçoit M. de Saint-Estieu, l'envisage, pousse le cri de la plus vive surprise.

C'est lui ! *(il vole à ses pieds, & tombe comme évanoui.)*
 mon bienfaiteur.

M. DE SAINT-ESTIEU.

Qu'est-ce donc, Monsieur ; qu'avez-vous ?

ROBERT fils.

Je vous revois, ô mon Dieu tutélaire ! tant de courses perdues ont trompé mon attente... Je vous retrouve ; il embrasse

enfin vos genoux, ce Batelier malheureux, ce Robert qui doit à vos bienfaits le retour de son pere.

TOUS A LA FOIS. *Cri de surprise.*

O Ciel !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vous vous méprenez, mon ami ; quelque ressemblance occasionne votre erreur.

ROBERT fils.

Non, non ; je vous reconnois bien : votre image est trop chère à mon cœur, pour en être effacée. Le voilà, mon pere, votre libérateur, le voilà ! Que l'hommage de nos cœurs puisse toucher son ame, comme l'ont fait nos peines, & qu'il me reconnoisse !

Madame D'HERCOUR, *avec admiration.*

Quoi ! mon frere !

ROBERT fils. *Vive surprise.*

monieur de Saint-Estieu, ô mon Dieu tutélaire !

M. & Madame ROBERT, *les bras tendus vers lui.*

Ah ! Monieur !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Mes amis, laissez-moi !

ROBERT pere, *avec chaleur.*

Si les transports de la reconnoissance peuvent acquitter des infortunés, voyez les miens & ceux de ma famille, nous tombons à vos pieds, ma femme, mon fils & moi ; nos larmes de joie vous font sentir, peut-être, que vous n'avez pas obligé des ingrats, & si le Ciel, un jour plus propice à mes entreprises...

M. DE SAINT-ESTIEU.

O mes amis ! vous qui m'attendrissez, vous ne voulez pas m'affliger, & vous ne ferez pas à mes semblables l'injure de me croire plus capable qu'eux d'une bonne action !

TOUS A LA FOIS. *Cris d'enthousiasme.*

C'est lui !

M. DE SAINT-ESTIEU.

Vivez heureux ! & que le doux lien qui va bientôt unir votre fils à Sophie, devienne la source de vos plaisirs ; comme il fera, pour vos concitoyens, le modèle de l'amour & de la vertu !

Fin du troisième & dernier Acte.

On trouve à Avignon, chez les
Freres Bonnet, Imprimeurs-
Libraires, vis-à-vis le Puits des
Baufs, un assortiment de Pieces
de Theatre, imprimées dans le
même goût.